ROMANS ADO

# CREDPLAY !

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

ROMANS ADO

# (RE)PLAY !

"– Benji, il faut que nous remontions le groupe.
– Sans Clara, c'est mission impossible.
– Eh ben, c'est pas grave. On sera un groupe de nuls.
– On pourrait s'appeler les Top Naze.
– On mettrait un chapeau, on se composerait une gueule livide et on singerait Pete Doherty."

La fièvre s'est emparée du lycée à l'annonce de la visite d'un célèbre critique rock. Des groupes de l'établissement pourront lui faire écouter un ou deux morceaux. Mais celui de Benjamin n'existe plus, il a explosé… comme son amitié avec Mathieu. Et si c'était l'occasion de "rejouer" le passé ?

www.actesdusudjunior.fr

(RE)PLAY !

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

*Au rebond*, Actes Sud Junior, 2009.
*Blog*, Actes Sud Junior, 2010.

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin.
Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2011
ISBN 978-2-330-01185-7

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

# (RE)PLAY !

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

*À Francis Couvreux.*
*À Boris, Morgan, Rodolphe, Carmen,*
*Maxime, Rémy, Thibault, Adrien, Pauline, Loïc, Émilia,*
*Émilien, Benjamin(s) et les autres…*

Extrait de la publication

# 1

CLÉMENT S'EST PENCHÉ VERS MOI en sortant du cours de maths. Il m'a lancé :

— Tiens, au fait, j'ai parlé avec le documentaliste ce matin. Tu sais quoi ? Il paraît que Franck Ménard va venir au lycée donner une conférence sur l'état de la presse rock en France.

Je n'ai rien répondu. J'ai fait semblant de ne pas être intéressé. C'est là qu'il a lancé l'estocade.

— Il paraît que ça se finira par un concert. Enfin, il écoutera quelques morceaux des deux ou trois groupes de l'établissement, quoi. Dommage que les Frontlights se soient séparés.

Il m'a adressé un clin d'œil et il est parti avec un sourire en coin. Je crois que je n'ai jamais détesté quelqu'un autant que Clément, à ce moment-là. Mais bon, ce n'est pas un scoop non plus. Je hais Clément. Sa gueule de petit minet avec sa frange sur le devant, son regard clair, ses fringues qui puent le fric, sa façon d'inviter cent personnes aux soirées qu'il donne quand ses parents ne sont pas là, et le fait que tout le



Extrait de la publication

monde s'y précipite parce qu'il y a une piscine. Ses guitares dernier cri et tout le matos dans sa cave reconvertie en studio capitonné, pour que le fiston s'éclate. Son gang de bobos, les Jigsaws, qui se la jouent rebelle en reprenant des morceaux des Babyshambles.

Tout ce que je méprise.

J'ai haussé les épaules. Je n'en ai rien à cirer. Je suis bien au-dessus de tout ça. J'étais sûr de toute façon que ce n'était que du flan. Franck Ménard ne se déplacerait jamais dans un bahut de province – il a bien d'autres chats à fouetter. C'est le rédacteur en chef du magazine de musique le plus lu en France. C'est aussi le producteur de deux des groupes les plus en vue du moment. Et accessoirement, il a fait des ravages au sein du jury d'une émission de télé à la mode. Un mec comme ça, se déplacer ici, en Champagne, dans un lycée anonyme ? Une rumeur qui va disparaître comme elle était venue – comme celle qui racontait, l'année dernière, que le proviseur s'était fait casser la gueule par un interne. La rumeur, c'est un des fondamentaux de la vie de lycéen. Ça commence dès huit heures du mat, avec les ragots du style "il paraît que la prof de SVT est absente", et ça continue toute l'après-midi avec les pseudo-histoires d'amour et les fausses ruptures. Au début de la seconde, quand on arrive, on y croit. En terminale, on est blindé.

J'ai retrouvé le sourire en imaginant la tête de Clément quand il apprendrait que ça ne se basait sur



Extrait de la publication

rien, son histoire. Même de croiser Mathieu dans les couloirs, ça ne m'a rien fait – enfin presque. Disons que j'ai feint de ne pas le voir, comme toujours, mais vu qu'il rase les murs, ces temps-ci, ça n'a pas été difficile. J'avais récupéré la pêche quand je suis entré au CDI. Je voulais y retrouver Louison. Elle devait me redonner ma fiche de lecture de philo, qu'elle avait dû recopier *in extenso*, comme d'hab.

Mais là-dedans, c'était l'émeute. Une bonne vingtaine de lycéennes en folie, entourant le vieux Francis, qui n'avait pas été pareillement à la fête depuis des années. Et que ça te lançait des petits cris suraigus, et que ça te trépignait partout en serrant ses petits poings. Lamentable. J'ai pris un air goguenard et j'ai demandé ce qui se passait. Et Francis, fier comme un coq, de répondre :

— Franck Ménard vient au lycée.

— Il a que ça à faire ?

— Eh bien dis donc, quelle agressivité ! Je pensais que ça t'intéresserait, toi qui te prétends passionné par le rock.

— Justement. Ménard, c'est un has been.

Francis s'est mis à rire. Il n'est pas facile à mettre en colère, Francis. Il a passé des années dans son CDI et les réactions des élèves lui glissent dessus comme de l'eau sur les plumes d'un canard. Il a juste ajouté que valait quand même mieux être un has been qu'un has never been. Il a aussi précisé que Ménard faisait le déplacement pour pas grand-chose – remboursement des billets de train et cinquante euros de cachet – par pure amitié. Là, j'ai carrément tiqué.



Extrait de la publication

— Amitié pour qui ? j'ai demandé.

— Pour moi.

— Hein ?

— Eh ouais, mon pote. Ménard et moi, on était voisins quand on était mômes. Et en fait, on ne s'est jamais vraiment perdus de vue.

— Tu ne nous l'as jamais raconté, ça !

— Il y a beaucoup de choses que je ne raconte pas. Par exemple, je ne t'ai jamais dit que j'étais plutôt client de la musique que tu faisais avec tes copains, l'année dernière.

— Mmh. Merci.

— De rien. D'ailleurs, Ménard, il a envie de savoir ce que les gamins ont dans le ventre. Il prendra du temps pour écouter les différents groupes du lycée.

— On est séparés.

— Il paraît, oui. Mais c'est l'occasion de se reformer, non ?

— M'étonnerait.

— Des problèmes d'ego surdimensionnés ?

— Non. Oui. C'est trop compliqué.

— Bon, alors je t'inscris pour la conférence ou pas ? Parce que le nombre de places est limité et que les demoiselles, là, elles viennent déjà de remplir un tiers de la salle.

— Mmh.

— C'est pas une réponse, ça.

— Oui.

C'était un tout petit "oui". Un truc fragile et discret, entre le grommellement et l'acquiescement – mais



Extrait de la publication

j'ai vu Francis qui ajoutait mon nom sur la liste et qui souriait.

J'aime bien Francis. Il est carrément vieux, dépassé par les nouvelles technologies et parfois complètement à l'ouest, mais il sait se rendre disponible et je crois qu'il l'aime, son boulot. Même s'il râle tout le temps. Parfois je l'observe quand il regarde la salle de la bibliothèque – les élèves à moitié vautrés sur les tables, les cartables qui vomissent leurs affaires sur la moquette –, il soupire mais, au fond, il est content d'être là. Content et triste en même temps. Comme s'il regrettait d'être de ce côté-là du bureau. Comme s'il aurait tout donné pour traverser l'espace et le temps afin de retrouver ses dix-sept ans. Il n'a jamais loupé un concert de groupes d'élèves – même si son kif, dernièrement, c'est plutôt le jazz gitan, Thomas Dutronc et toute cette tendance-là. Il vient dans les bars du centre-ville, toujours seul, il commande une bière, il écoute quelques titres et il se tire sans aucun commentaire. Le seul concert auquel il ne se soit pas pointé, c'est celui de son fils, il y a quelques années. C'est logique qu'il soit pote avec Franck Ménard, au fond. Ils se ressemblent, avec leur côté vieux qui se raccroche.

Franck Ménard.

Merde alors.

Franck Ménard, d'abord, c'est l'une des stars de mon père. Genre, mon père achetait son magazine quand il avait mon âge et, un peu plus tard, il regardait les émissions de télé que Ménard animait. Bon,



Extrait de la publication

avec les années, c'est passé, et mon père, maintenant, il n'écoute plus beaucoup de musique et, quand il lui arrive de voir Ménard sur l'écran, il a tendance à zapper en disant que c'est pénible, les gens qui ne savent pas vieillir mais, au fond, on voit bien qu'il est jaloux et qu'il aurait bien aimé avoir la vie de l'autre, avoir rencontré tous les groupes de la planète, avoir serré la main aux plus grands guitaristes du monde, vivre encore avec la musique, la fièvre et les excès. Mon père, il travaille dans une banque, comme conseiller fiscal, et le seul excès qu'il s'autorise encore, c'est les clopes qu'il n'a pas réussi à arrêter – mais dont il a considérablement réduit la consommation.

Et puis Ménard, c'est une référence – et pas que pour la génération de mon paternel. Il n'a jamais arrêté d'écumer les scènes et les coulisses – pardon, le *backstage* – et c'est lui qui produit tout ce qui compte dans la scène rock actuelle.

Il y a un an, j'aurais tout donné pour rencontrer Franck Ménard.

Aujourd'hui, c'est différent.

Aujourd'hui, je n'ai plus de groupe.

En fait, ça m'a carrément foutu le blues, cette histoire. Je n'ai même pas participé en anglais, qui est ma matière préférée depuis mon arrivée au lycée, parce que cette langue-là, elle sonne tellement mieux que le français quand on la pose sur des accords et que, chanter en anglais, que tu le veuilles ou non, c'est la classe ultime – à condition que tu ne transformes pas les paroles en bouillie.

Pendant la pause, je me suis assis sur un banc et je les ai tous regardés, dans la cour. En train de parler fort. De rire. De se prendre la tête. C'était comme si j'étais étranger à tout ça. J'aurais tout donné pour pouvoir m'enfuir. Être l'année prochaine, à la fac. Ou mieux encore, l'année dernière. Parce que l'année dernière, j'étais chez moi, ici. C'était mon antre. Mon paradis.



Extrait de la publication

# 2

TOUT A COMMENCÉ EN NOVEMBRE, il y a deux ans. Cela faisait trois mois que j'étais au lycée. Le passage entre la troisième et la seconde avait été une vraie secousse, mais je commençais à mieux maîtriser ce que les profs me demandaient, et les notes remontaient. Il y avait dans ma classe peu d'élèves avec lesquels j'avais été au collège, mais je ne m'en portais pas plus mal. J'avais envie de voir de nouvelles têtes. Je cherchais de nouveaux amis – des gens qui, cette fois, auraient les mêmes centres d'intérêt que moi.

La prof d'espagnol est partie en congé maternité et, à sa place, on a eu droit à une espèce de sorcière directement sortie de nos pires cauchemars. Elle a commencé par réorganiser tout le plan de classe. Elle m'a séparé d'Emmanuelle parce que nous avions eu l'audace d'échanger des regards éloquents quand elle avait parlé de "remettre au travail tous les bons à rien qui peuplent cette salle". Emmanuelle est partie rejoindre Lise au fond de la classe, et moi, j'ai hérité de Mathieu. C'est sans doute la meilleure et la pire des



Extrait de la publication

choses qui me soient arrivées au lycée. Et je la dois à une connasse d'envergure.

Sur le classeur de Mathieu, il y avait des citations, des dessins, des logos. On pouvait passer des heures entières à oublier ce que racontaient les enseignants en s'absorbant dans le décryptage des messages de Mathieu. Sur mes affaires, il n'y a jamais rien. Je suis du genre méfiant. Je n'ai pas envie qu'un prof, en ramassant mes cahiers, sache que j'aime tel ou tel groupe ou que je suis amoureux de telle ou telle personne.

Plus tard, au milieu d'un cours particulièrement assommant sur la Conquista, Mathieu a brisé le plus naturellement du monde toutes mes défenses. Il a directement écrit sur la couverture intérieure de mon cahier. Et il a écrit "*Hola. Me llamo Mathieu*", ce qui était une pure provocation vu que nous étions voisins depuis bientôt trois semaines. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Alors il a continué, dans une espèce de mélange trilingue – anglais, espagnol, français. Il m'a demandé si j'avais déjà eu des fantasmes sur la prof, ce que j'aimais comme groupes, si ça ne me faisait pas trop chier d'être coiffé comme un naze ; instinctivement, je me suis passé une main dans les cheveux, et là, il a éclaté de rire. Et nous avons été expulsés du cours. Dans le bureau de la Vie scolaire, la CPE a soupiré. Elle en avait vraiment ras-le-bol de recevoir les exclus de Mme Casarès, surtout que nous, on n'avait rien à nous reprocher par ailleurs. Les salles d'étude étaient surchargées. Elle nous a envoyés au CDI. Sur le chemin, je me suis arrêté et,

très formellement, j'ai tendu la main à Mathieu en articulant bien :

— *Hola. Me llamo Benjamin. Qué tal ?*

Nous sommes devenus amis pour la vie.

Sauf que la vie, elle a duré moins de dix-huit mois.

Mais c'est déjà bien, dix-huit mois.

Un an et demi à passer des heures avec quelqu'un. Un an et demi à penser que, pour la première fois, on a un ami. Un ami à qui on confie tout ce qu'on n'aurait jamais pensé confier. La trouille qui prend au ventre quand on pense à l'avenir et à ce qu'on est censé devenir. Les films qui émeuvent tellement qu'on ne peut pas s'empêcher de refouler les larmes en regardant fixement le plafond du cinéma. L'impression, parfois, d'être au fond du trou. Le sentiment de l'inutilité et l'impatience dans les jambes. Les rêves – cette envie puissante de trouver enfin une communauté, de vivre au bord de l'océan dans une grande baraque toujours pleine à craquer de gens qui vont et viennent. La musique, surtout. La musique comme moyen d'expression. La musique pour abolir toutes les frontières et toutes les frustrations. Le solo de guitare qui déchire les entrailles. Les accords qui te plaquent au mur.

Je joue de la guitare depuis cinq ans maintenant. Au début, c'était juste pour pouvoir frimer auprès des copains et puis parce que j'anticipais les soirées autour d'un feu de camp, quand je serai plus vieux – il y en a toujours un qui sort sa guitare, qui commence doucement à créer l'ambiance musicale, et finalement, tout le monde se met à chanter avec lui. Je voulais



Extrait de la publication

être ce mec-là. Celui dont on se souvient des années après, parce que “tu sais, c’est lui qui amenait sa gratte”. Un jour, mon père avait dit que les filles craquaient systématiquement sur les guitaristes, je n’avais pas réagi mais j’avais gardé l’idée dans un coin de la tête. C’est vrai que c’est simple, avec un instrument. Tout ce que tu ne parviens pas à dire, tu le fais passer à travers les mots d’un autre.

Voilà, au début, c’était pour ça – et puis, petit à petit, ça a changé. J’ai abandonné les jeux vidéo, la consultation quotidienne de Facebook, les parties de *laser game*. J’avais de plus en plus envie de me retrouver dans ma chambre, d’apprendre de nouveaux morceaux, d’en déchiffrer d’autres. C’est là que j’ai commencé à être bon en anglais, mine de rien. Et puis, évidemment, à un moment, j’ai eu envie d’écrire des paroles, d’utiliser mes propres mots. Ce n’était pas facile. J’ai passé des après-midi à trouver le mot exact, la rime qui tue. Parfois, je redescendais de ma chambre les joues en feu et je suis sûr que ma mère pensait que je m’étais masturbé une trentaine de fois. Elle ne savait pas comment réagir. Un jour, elle m’a même proposé de voir un psychologue. Elle s’inquiétait aussi parce que je ne semblais pas avoir d’amis. Que je m’isolais – avec ma guitare, mes dictionnaires, mes partitions et mes livres –, parce que, aussi bizarre que cela puisse paraître, la musique m’a amené à la fiction. J’essayais de trouver dans les romans les vies que je pourrais avoir, plus tard – quand je sortirais de ma cellule d’isolement.



Extrait de la publication

Mathieu est arrivé à ce moment-là – et pendant un an et demi, tout le monde a été content. Ma mère, même si son angoisse s'est légèrement modifiée, parce qu'elle a pensé que j'avais découvert mon homosexualité (je l'ai même entendue une fois se lamenter que, de mon côté, elle ne pourrait pas espérer avoir de petits-enfants) ; mes profs, parce que je suis sorti de ma coquille et que je me suis mis à participer en cours ; Mathieu, parce qu'il pensait avoir découvert son âme frère ; mes nouveaux camarades, parce que j'étais soudain un mec enjoué et drôle. Bref, l'univers tout entier.

L'idée du groupe est venue petit à petit. Mathieu et moi, nous avions les mêmes références musicales, tout semblait facile et évident. Il jouait de la guitare aussi – depuis moins longtemps que moi. Nous avons rêvassé et déliré pas mal, et puis nous nous sommes mis au boulot une fois passés en première. Nous le voulions, finalement, ce groupe. Max nous a rejoints, avec sa batterie. Mathieu a opté pour la basse. Moi, pour l'électrique. Il ne nous manquait plus qu'un chanteur.

Ce serait une chanteuse. Clara.

On n'est pas allés la chercher. Nous, on pensait plutôt à un mec – on n'avait même jamais envisagé de prendre une fille. Naïvement, on pensait que le rock, c'était forcément masculin – et que les quelques contre-exemples étaient des femmes libérées qui nous foutaient les jetons, ou alors des filles qui évoluaient au sein d'un groupe de filles, genre Amazones débridées.



Extrait de la publication